POUR LE BI-MILLÉNAIRE D'HORACE[1]

I

HORACE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE[2]

PAR J. MAROUZEAU
Professeur à la Sorbonne

Des grands hommes que leur génie a faits citoyens du monde, il en est peu qui nous paraissent aussi français qu'Horace. Il fait partie pour ainsi dire de notre tradition littéraire.

A vrai dire, il subit son éclipse en France, comme dans tout le monde latin, à partir du VI^e^ siècle. Si Fortunat le connaît encore, l'imite et l'estime au point de l'appeler « Pindaricus », Grégoire de Tours paraît l'ignorer. Vers la fin du siècle, l'oubli de la littérature païenne est presque total, et il est même de commande, après que le pape Grégoire le Grand a défendu aux fidèles du Christ de participer à la louange de Jupiter en répudiant la beauté formelle des poètes païens : S. Ouen, dans le Prologue de sa Vie de S. Éloi, demande en quoi l'art d'Horace et de ses congénères peut servir les intérêts du monde : « Quid Flacci, Solini, Varronis aliorumque solertia nostras iuuat utilitates? » ; Paul le Diacre se fâche qu'on puisse le comparer à Horace ; à Pierre de Pise qui lui déclarait : « Flaccus crederis in metris », en le mettant sur le même rang que les anciens, il réplique vertement : « Potius... istos ego comparabo canibus ! »

1. Les trois articles qui suivent ont été écrits en vue de la célébration du bi-millénaire horatien : le premier est le texte d'une conférence faite à Rome en italien sous les auspices de l' « Istituto di studi romani » ; les deux autres ont fait l'objet de communications à une réunion organisée à Genève par la Société des Études latines et le Groupe romand de la Société.

2. Cette revue sommaire est fondée essentiellement, pour la partie médiévale, sur les ouvrages de E. Stemplinger, *Horaz im Urteil der Jahrhunderte*, Leipzig, Dieterich, 1921, et G. Showermann, *Horaz and his influence*, Boston, Marshall, 1922.

Au cours du VII^e siècle, c'est tout au plus si nous trouvons Horace cité deux ou trois fois par un clerc gaulois à propos de scolies sur l'Ibis, ou par Bède le Vénérable à l'occasion de textes sacrés ; encore est-il probable que ces citations ne leur sont venues que de seconde main. A la même époque, les extraits d'Horace que nous lisons dans l'*Orthographia* et l'*Ars anonyma Bernensis* sont empruntés à des grammairiens.

Horace fera sa réapparition en France à la fin du VIII^e siècle, grâce, semble-t-il, à Alcuin, le conseiller de Charlemagne, l'initiateur chez nous de la première Renaissance.

Alcuin fait à Horace dans ses écrits une place d'honneur ; il l'appelle philosophe et poète ; il connaît par une lecture directe Odes, Épodes, Satires et Épîtres ; cherchant pour lui-même, selon la mode du temps, un nom de guerre parmi ceux des hommes illustres, il ne trouve rien de mieux que de se faire appeler « Flaccus ».

Avait-il découvert Horace dans cette fameuse bibliothèque d'York, si riche en classiques, dont il avait lui-même dressé le catalogue? L'a-t-il exhumé en France des coffres d'un couvent où le poète attendait son heure, « tincas pascens inertes »? Quoi qu'il en soit, c'est à cette époque que remonte notre plus ancien manuscrit d'Horace, le *Bernensis* 363 (*Bongarsianus*), écrit en France à Fleury-sur-Loire. L'œuvre complète d'Horace est mentionnée à la même époque dans un catalogue de Nevers (tandis que nous n'en trouvons pas encore de traces ni à Saint-Gall, ni à Reichenau, ni à Bobbio), et six *Parisini* sont de date carolingienne. C'est, du reste, le moment où un autre immigré, S. Columban, lettré comme Alcuin, et qui connaissait aussi son Horace, répand dans les couvents du continent la règle du travail intellectuel ; dans ces couvents renaît l'activité des copistes, et c'est de *scriptoria* français que sortiront à partir de cette époque la plupart des 250 manuscrits que nous connaissons d'Horace.

A partir du début du IX^e siècle, Horace va être abondamment cité, et même imité. Il est connu des poètes de la cour de Charlemagne : il figure dans un poème sur *Karolus Magnus et Leo papa*, dans un message rimé d'Angilbert, chez le poète Muadwin, de son nom de guerre « Naso », chez l'auteur irlandais immigré « Hibernicus exul », dans une adresse de Loup de Ferrières à Éginhard, chez Éginhard lui-même, et dans la *Vie d'Alcuin*, et dans le *Contra iudices* de Théodulf d'Orléans, et chez Ermold le Noir, et chez

Amalarius de Metz, et dans le poème de Heiric d'Auxerre sur S. Germain, et dans la *Vision* d'Ansellus le Scholastique, chez l'abbé de Fleury, le savant Abbo, chez Flodoard de Reims, et Richer, et Gerbert, le futur pape Sylvestre II, et dans le *Florilège* du diacre Micon... ; Radbert, dans sa *Vie de Wala*, remet à sa place un louangeur de Virgile (le grammairien) en lui écrivant, à propos d'un vers cité par lui : « Qui nimirum uersus liçet in Virgilio uestro magnis extollatur laudibus, longe antiquior legitur in Horatio. » De même, le grammairien-poète Sedulius Scott rend à Horace une citation qu'on avait attribuée à Virgile (au vrai), et il se fait horatien au point d'oser des saphiques et des asclépiades imités des Odes. Que dis-je? il y a des lecteurs pour se souvenir que les Odes sont faites pour être chantées, et un manuscrit de Montpellier écrit au IXe siècle contient l'ode à Phyllis mise en musique ! Enfin, Horace est si bien considéré comme le poète par excellence que l'auteur d'un poème composé au Mans, *De Aldrico praesule*, dit de lui-même, pour s'excuser de n'être pas un phénix : « Non etenim Flaccus rutilat ! » Un curieux poème composé à Saint-Evre de Toul en 940 sous le titre *Ecbasis captiui* a plus d'un cinquième de ses vers empruntés à Horace.

Au cours du XIe siècle se développèrent en France de remarquables centres de culture : Reims, Orléans, Fleury ; et Paris aussi vit prospérer dans ses grandes abbayes l'étude de la grammaire et de la poésie. A cette époque, les exemplaires d'Horace se multiplient dans les bibliothèques : on connaît pour ce seul XIe siècle cinq *Parisini ;* on trouve trace de manuscrits à Beauvais, Dijon, Gembloux... Dans un Catalogue d'écrivains de 1086 signé « Aimericus », Horace figure, en bonne place, parmi les auteurs de « libri authentici uel aurei », entre Virgile et Ovide. Dans les Florilèges (par exemple des Codices Parisini 8069 et 4883) abondent les extraits de ses œuvres, en même temps que les citations se multiplient chez les auteurs : Aimoin de Fleury, Fulbert de Chartres, Gérard de Corbie...

Mais c'est au XIIe siècle que la réputation d'Horace atteindra chez nous son point culminant. Le XIIe siècle est celui de la prépondérance intellectuelle de la France. Le développement des abbayes parisiennes de Saint-Victor et de Saint-Germain, la réforme bénédictine de Cluny qui assure à la France une sorte d'exclusivité des ordres monastiques, la réputation d'Abélard, le développement de

la chevalerie, l'élan des Croisades font que la France devient le centre intellectuel de l'Occident. La culture, quoique chrétienne, n'est pas systématiquement hostile aux choses de l'antiquité. Hildebert de Lavardin, dans son poème *De quatuor uirtutibus uitae honestae*, invoque la sagesse d'Horace à côté de celle des Pères de l'Église ; Alart de Cambrai le déclare « un des plus maistres clercs qui ains furent » ; Guillaume de Conches puise dans Horace une partie de la matière de son *Moralium dogma philosophorum*, et le *De disciplina scolarium* du pseudo-Boèce, qui va paraître bientôt, inscrira Horace parmi les auteurs à mettre tôt entre les mains des élèves.

Nous voyons Horace copié, ou du moins mentionné dans des catalogues, non seulement à Paris, mais à Saint-Amand, Anchin, Arras, Saint-Bertin, Corbie, Limoges, Marseille, Rouen... Nous trouvons des commentaires ou des souvenirs de ses ouvrages chez Guibert de Nogent, Raoul de Caen, Hildebert du Mans, Hugues de Saint Victor, Évrard de Béthune, Foucher de Chartres et Richard de Poitiers, Guillaume de Nangis, Richard de Saint Victor, Guillaume de Sens, Philippe de Harveng, Thomas de Citeaux, le platonicien Bernard Sylvestre, le médecin Gilles, le clerc Guy de Bazoches, le poète Gautier de Châtillon, l'évêque Garnier de Langres, et Marbode, et le moine Hélinand, et Abélard, et Nicolas de Clairvaux, et S. Bernard enfin. On a relevé chez les écrivains, pour ce seul XII^e^ siècle, et pour la France seulement, près de 250 citations d'Horace, alors que l'Allemagne n'en fournit guère que 130, l'Angleterre une centaine et l'Italie moins de quarante.

La quantité n'est pas tout. Ce qui donne surtout à la survie d'Horace sa valeur, c'est que ce siècle a vu paraître quelques-uns des plus beaux vers « horatiens » qu'on ait faits après Horace : Hildebert du Mans, méditant comme le fera Du Bellay sur les ruines de Rome, trouve pour les chanter des accents dignes des grandes Odes :

Par tibi, Roma, nihil, cum sis prope tota ruina.
Quam magni fueris integra, fracta doces.
Ille labor, labor ille ruit quem dirus Araxes
Et stantem tremuit et cecidisse dolet.
Vrbs cecidit de qua, si quicquam dicere dignum
Moliar, hoc potero dicere : Roma fuit.

Mais voici qu'avec le XIII^e^ siècle commençant c'en est déjà fini

de cette efflorescence. L'humanisme subit la concurrence de la scolastique ; les savants bénédictins cèdent le pas aux ordres pontificaux et mendiants ; les « logiciens » de Paris triomphent des humanistes formés dans les écoles de Chartres et d'Orléans : Bernard de Chartres, Pierre de Blois, Mathieu de Vendôme ; les « auctores » sont évincés par les « artes » ; c'est la décadence que dès la fin du XII^e^ siècle enregistrait en termes pittoresques Jean de Salisbury dans son chapitre *De nugacibus mentientibus logicam* :

> Si sapis auctores, ueterum si scripta recenses
> Vt statuas si quid forte probare uelis,
> Vndique clamabunt : « Vetus hic quo tendit asellus? »
> ... Nam ueterum fautor logicus esse nequit.

Et, évoquant discrètement notre Horace :

> ... Quicquid Latiis « Graecia capta » dedit,
> Conspuit... ... Quaeuis
> Litera sordescit : logica sola placet.

Pendant cette malheureuse période, le sens de l'historique et le respect des sources se perdent ; aux textes originaux se substituent des florilèges et abrégés ; c'est dans des « Compendia » et des « Specula » qu'on trouve avec peine des citations d'Horace, chez Robert d'Angoulême, Guillaume de Chartres, et surtout Vincent de Beauvais.

Si l'on continue de recopier les manuscrits, c'est sans soin et sans savoir ; ils fourmillent d'erreurs grossières et de corrections puériles ; ils offrent, en guise de commentaires, des gloses verbeuses ; des manuscrits français de ce temps, les éditeurs n'ont guère trouvé à utiliser qu'un seul, le Parisinus 8214. Le contact semble perdu encore une fois avec les maîtres du passé, et Horace menace de sombrer dans l'oubli avec une bonne part de ce qu'on avait sauvé des lettres antiques.

Mais, à vrai dire, est-ce bien Horace qui jusque-là avait survécu? Je veux dire : est-ce bien l'Horace que nous connaissons et goûtons aujourd'hui? Il s'en faut de beaucoup.

D'abord, on ne l'avait connu souvent que de seconde main, soit par des citations de grammairiens comme Priscien ou Isidore, soit par des florilèges du type des *Libri memoriales* ou du *Repertorium uocabulorum exquisitorum* de Conrad de Mure, soit même par des florilèges de florilèges, comme celui du diacre Micon ; d'Horace, il n'y

a plus, dans cette littérature impersonnelle, que les « disiecti membra poetae », et, sauf exception, rien qui atteste une connaissance directe de sa personne ou de ses œuvres et une réelle intelligence de sa poésie.

Cet *Horatius*, qu'on appelle plus souvent *Flaccus*, à moins qu'il ne devienne *Oratius*, *Oracius*, ou *Flacchus*, se trouve rangé comme auteur de « libri authentici » sur la même liste que Varron, Solin et Virgile le grammairien.

Sa vie? Sa mort? Richard de Poitiers, au XII^e^ siècle, a entendu dire qu'il a son tombeau à Venouse : le renseignement, pour être précis, n'en est pas moins faux. Sa personne ne passe pas pour avoir été très recommandable : si Vincent de Beauvais l'appelle, en se retranchant du reste derrière S. Jérôme, « grauissimus auctor », c'est seulement, ajoute-t-il, « propter grauitatem sententiarum » et non « propter grauitatem actuum ; nam incontinentissimus fuit ». Désigné comme « gentilis » (Isaac de Stella) ou « ethnicus » (Philippe de Harveng), représentant ce qu'on appelle la « saecularis litteratura » (Loup de Ferrières), c'est un auteur qu'on ne peut citer qu'avec précaution : le savant abbé Pierre de Cluny, transcrivant un passage des Odes (I, 1, 29 et suiv.) :

Me doctarum hederae praemia frontium...

s'interrompt soudain, en disant : « taceo reliqua », parce que dans la suite il va être question de divinités libertines :

Nympharumque leues cum Satyris chori,

et il ne reprend le texte que là où il cesse d'être compromettant :

Secernunt populo...

N'ont guère connu du reste l'ensemble de ses œuvres, semble-t-il, que ceux qui les ont découvertes. Alcuin avait tout lu, Odes, Épodes, aussi bien que Satires et Épîtres, et voyait dans Horace surtout un « lyricus ». Heiric d'Auxerre connaît encore les Odes ; mais dans le Florilège du diacre Micon ne figurent que les Satires et les Épîtres ; à l'âge suivant, Ugo de Trimberg, ayant mentionné Satires et Épîtres, se désintéresse du reste :

... Duos dictauerat *minus manuales*
Epodon uidelicet et librum Odarum ;
Quos nostris temporibus *credo ualere parum.*

Sur un total d'environ 600 citations relevées dans cette période, plus de 520 se rapportent aux seules Satires et Épîtres.

Aussi traite-t-on Horace à peine comme un poète : « Non poetice, sed sapienter dictum putamus », dit Gerbert de la citation : « Leuius fit patientia quidquid corrigere nefas. » Évrard l'Allemand voit en lui une « utilité » :

Sunt libri Satyrae Venusinae bis duo. Vultus
Sit licet his durus, utilitate ualet.

Lorsqu'on le cite, c'est comme « philosophus » (Alart de Cambrai), comme « satiricus » (Gerbert), plus généralement comme « ethicus ». Mais ce qu'on reproduit surtout de lui, ce sont des vers « passe-partout », des « prouerbia », comme dit Gerbert, de l'Horace susceptible d'être accommodé à toute sauce, même chrétienne. On répète le « Semper auarus eget », le « Saepius excelsos feriunt et fulgura montes », le « Nil siue magno uita labore dedit mortalibus... ». Le rôle qui incombe à notre pauvre grand poète, c'est de fournir de « pensées » les auteurs indigents.

Parfois, on ne sait même plus d'où viennent les centons qu'on répète ; Horace n'est pour Hincmar de Reims qu'un « quidam sapiens », pour tel autre qu'un « quidam poeta ». Il a atteint le comble de la dépersonnalisation.

Inversement on donne comme horatiennes des citations qui traînent partout : Loup de Ferrières appelle « horatianum » le « Meos diuiderem libenter annos ». On en vient à prendre pour de l'Horace des arrangements récents. Le « Oderunt peccare boni uirtutis amore » ayant engendré un « Oderunt peccare mali formidine poenae » (addition marginale dans le Codex Parisinus 7975), cette interpolation sera prise longtemps pour de l'Horace authentique par Pierre le Moine, par Otto de Guericke, par Érasme lui-même. Le dit Érasme accueillera d'autres faux horatiens, comme le « propria uineta caedere », le « caecus caeco dux », etc. ; sans compter qu'inversement on attribuera de l'Horace authentique à des moralistes plus connus : telle citation de lui est accompagnée de la mention : « ut ait Cato (le Caton des *Disticha*) uel alius ».

Ce n'est pas là la survie que méritait Horace. Ce n'est pas l'immortalité sur laquelle il comptait quand il s'écriait : « Non omnis moriar. »

D'autant moins que tous ceux que nous avons vu jusqu'ici per-

pétuer tant bien que mal le souvenir d'Horace étaient, en pleine France, des écrivains « latins ». Que fait donc, pendant ce prolongement de la littérature latine, notre littérature nationale?

Elle n'ignorait pas l'antiquité. Les auteurs de chansons de geste du cycle antique avaient pratiqué Virgile, Stace, Lucain ; les poètes allégorisants avaient imité Ovide et Prudence ; le savant auteur du second *Roman de la Rose*, Jean de Meung, connaît Virgile et Ovide, et Lucain, et Horace lui-même :

Ne te soviент-il pas d'Oraces,
Qui tant ot de sens et de graces?

Mais ce contact avec l'antiquité est demeuré stérile. Aucune renaissance véritable n'en est issue.

Ce n'est pas que l'idée d'une renaissance fondée sur l'appel aux anciens n'apparaisse nulle part. Le mot même est déjà presque au IX^e^ siècle chez Loup de Ferrières, qui salue ce qu'il appelle « *reuiuiscentem* in nostris regionibus sapientiam ». Au XII^e^ siècle, Bernard de Chartres exprime par une belle image les rapports qui doivent unir les modernes aux anciens : « Nous sommes comme portés sur des épaules de géants, et ce qui nous permet de voir plus loin qu'eux, ce n'est pas que nous ayons meilleure vue, c'est que leur taille nous hausse. » Son disciple Jean de Salisbury formule d'après lui la saine théorie de l'imitation (« poetas aut oratores proponebat et eorum iubebat uestigia imitari ») contre les emprunteurs indiscrets (« si quis ad splendorem sui operis alienum pannum assuerat, deprehensum redarguebat furtum »). Ne sommes-nous déjà pas tout près et de l'appel lancé par Du Bellay (« La plus grande part de l'artifice est contenue en l'imitation »), et de l'anathème qu'il emprunte précisément à Horace contre le « troupeau servile » des imitateurs?

Pourquoi donc faudra-t-il attendre quatre siècles pour que notre littérature recueille le bénéfice du contact avec les anciens?

On sait que la faute en est d'abord à une déviation de notre poésie, qui, de plus en plus artificielle, ne conserve d'intérêt que pour la forme et s'épuise dans les jeux verbaux des « rhétoriqueurs ».

Puis il y a, à partir du XIII^e^ siècle, stagnation de la culture sous l'influence de la scolastique, qui elle aussi soumet l'esprit à la lettre. Enfin, les événements politiques, troubles civils et guerres extérieures, détournent le monde des préoccupations spirituelles.

Horace sera victime des vicissitudes qui ont retardé l'humanisme et la Renaissance jusqu'à l'aube du XVI^e siècle.

C'est alors seulement qu'il prendra sa revanche définitive.

D'abord, il profitera de la découverte de l'imprimerie : dès 1470 paraît une édition de ses œuvres, qui sera suivie bientôt de la publication des commentaires d'Acron et Porphyrion, et en 1482 Landinus apportera le premier commentaire savant d'un humaniste ; puis en trente années apparaîtront, en France seulement, quatre grandes éditions d'Horace. En 1541 sortira la première traduction française, première d'une longue série, puisqu'on a compté rien que pour les Odes une centaine de traductions chez nous, deux fois plus qu'en Italie ; et à cette date nous sommes à la veille de la rencontre (1547) où Ronsard et Du Bellay vont décider des destinées de la poésie française.

A partir de ce moment, les érudits (en France : Ascensius, Muret, Lambin) s'attachent à donner d'Horace un texte satisfaisant, en se débrouillant tant bien que mal dans le fatras des manuscrits connus : Lambin en utilise jusqu'à dix-sept pour sa belle édition, qui fournira l'essentiel de la vulgate jusqu'à la fin du XVII^e siècle, et encore au XVIII^e servira de base aux travaux des éditeurs anglais et allemands.

A partir du XVII^e siècle, la France jouera son rôle dans l'établissement et l'interprétation du texte. Je ne parle pas des éditions-florilèges de Freiesleben, Miger, Poisson, qui n'ont pour nous d'autre intérêt que d'attester la popularité du poète, de l'édition honnête de Desprez « ad usum Delphini », de l'édition-traduction de Dacier... Plus personnel, Guyet enrichit les marges de son exemplaire de notes audacieuses, qui encourageront Peerlkamp à quelques-unes de ses pires fantaisies ; plus téméraire encore, le P. Sanadon s'ingénie à ruiner le témoignage des manuscrits, et trouve le moyen dans toute l'œuvre lyrique d'Horace de ne laisser en place que trois pièces ; mais personne ne pousse l'entreprise de démolition aussi loin que le P. Hardouin, qui, croyant même à peine à l'auteur qu'il édite, lui retire comme indignes de son talent les Odes et les Épodes, de même qu'il enlevait l'*Énéide* à Virgile. En revanche, la fin du siècle verra Valart rétablir la tradition dans ses droits, se vantant d'avoir utilisé jusqu'à soixante-seize manuscrits ; avec le XIX^e siècle, Vanderbourg renforcera de nouveaux apports la « lectio vulgata » ; Pottier utilisera quarante-

trois manuscrits de la Bibliothèque du roi ; enfin, Lemaire en 1831 donnera une édition de caractère pratique qui, comprenant notices, testimonia, commentaire, index, etc., sera pour beaucoup de générations, en même temps qu'un utile instrument de travail, une invitation à la lecture. Puis viendront, dans la période où se constituent sur des bases solides la science philologique et la critique des textes, toute une série d'éditions dont le texte, après avoir, à l'étranger et particulièrement en Allemagne, servi de champ clos aux batailles philologiques, apparaîtra, avec les belles éditions de Plessis et Lejay, uniformisé, et pour ainsi dire internationalisé, nous livrant une image aussi fidèle que possible du poète.

Je ne parle pas des travaux sur Horace ; il serait vain de prétendre faire ici la part de chaque pays dans l'immense labeur dont peuvent donner une idée les dépouillements de l'ancienne *Revue des Revues* dans la *Revue de philologie* ou de la récente *Année philologique*.

Là n'est pas la question. Qu'est-il sorti, pour la littérature et pour l'esprit français, de la pratique, ainsi assurée pendant une période ininterrompue de cinq siècles, du texte d'Horace? Si l'on voulait dresser le bilan des imitations horatiennes en notant la correspondance entre le texte antique et ce qui en est issu, le butin serait considérable ; il ne serait pas très précieux. Il semble qu'un malin génie se plaise à faire avorter ce genre d'imitation directe, et qu'une formule qui a été heureuse dans une langue se refuse à garder sa force ou sa grâce dans une autre.

Sans doute, on rencontrerait des réussites : plus d'une fois Boileau a eu la main heureuse pour rendre des aphorismes horatiens :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.
Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.
La vertu sans argent n'est qu'un meuble inutile.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Le « dummodo risum... » avait été déjà mis en formule par Régnier :

Qui perdroit son amy plustost qu'un mot pour rire.

Boileau lui donne un relief nouveau :

Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.

La Fontaine doit à Horace quelques beaux vers :

Quittez le long espoir et les vastes pensées.
Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Nous voyons J.-B. Rousseau paraphraser joliment le « magnas inter opes inops » :

Moins riche de ce qu'il possède
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Destouches immortalisera le « naturam expelles furca » :

Chassez le naturel : il revient au galop.

Dans le genre élevé, Ronsard s'était attaqué au « non omnis moriar » :

Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas.

Du « pallida mors aequo pulsat pede... », le pauvre moine Hélinand, bien au-dessous de son modèle, avait tiré :

Mors, tu abas an un seul jor
Ainsi le roi dedens sa tor
Com le povre dedens son toit.

Le même texte provoquera l'élan lyrique de Malherbe :

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point les rois.

Le « cuncta terrarum subacta praeter atrocem animum Catonis » trouvera dans Corneille un bel écho :

... Peut changer à son gré l'ordre de tout le monde,
Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

Racine rivalisera avec le « in me tota ruens Venus » :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Même Lamotte rendra de façon très acceptable le « sublimi feriam sidera uertice » :

J'ai déjà le front dans les cieux,

et La Harpe le « impauidum ferient ruinae » :

Sur lui les débris du monde
Tomberont sans l'effrayer,

en attendant Lamartine :

Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

Mais, à côté de ces réussites, quelles platitudes indignes du modèle !

Faut-il citer les pauvres vers de Ronsard sur le thème « neque... patimur... Iouem ponere fulmina » :

Que Jupiter estuye
Sa foudre, qui s'ennuye,
Venger tant de mesfaits?

Boileau, pour rendre le « ardeo quantum neque atro delibutus Hercules... cruore », ayant cru pouvoir se permettre :

Si dans cet instant même un feu séditieux
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux,

pourquoi faut-il que J.-B. Rousseau trouve le moyen de renchérir encore sur cette collection de pauvres images :

Un feu séditieux
Brûle au fond de mon âme
Et d'une humide flamme
Fait pétiller mes yeux !

Je ne parle pas de certaines contorsions de traducteurs, comme lorsque le pauvre Lebrun rend le « qui siccis oculis ... » par ce triste vers :

Ah, que n'a-t-il des mers expiré la victime... !

Je ne parle pas des faux-sens, comme en a fait Chénier, quand il traduit « apis Matinae » par « l'abeille au retour du matin... ».

On dirait surtout que le malin génie de l'imitation s'est plu à livrer notre poète aux médiocres. Les auteurs qu'on rencontre dans une revue de ses émules, ce sont rarement les plus grands : Corneille et Racine ; c'est Lebrun, c'est La Harpe, c'est Destouches, c'est Gresset, J.-B. Rousseau, Voltaire (j'entends Voltaire poète), Mme Deshoulières, Chaulieu, Lafare, Lamotte, Lefranc de Pompignan... Il n'est pas jusqu'à un roi-poète qui n'ait cru rivaliser avec l'Horace des Odes : c'est Louis XVIII qui a refait l' « O diua, gratum... » en ces pauvres vers :

Dans ses mains rudes elle presse
Les immuables fers de la Fatalité...
... Fortune, conduis notre armée,

Ces valeureuses légions,
Qui portent notre renommée
Aux plus lointaines régions...

« Hoc non erat in uotis ! » Ce n'est pas là l'immortalité qu'eût voulu Horace. Mais, à vrai dire, cette survivance n'est qu'un trompe-l'œil. Une marqueterie d'emprunts ne constitue pas un héritage. Horace est ailleurs. Son influence, indépendamment des vers qu'il a pu suggérer à de pâles imitateurs, est dans les idées qu'il a léguées au monde, dans les formes qu'il lui a suggérées, dans l'esprit dont il l'a animé.

Le programme de cette influence était déjà tout entier, ou peu s'en faut, dans la *Défense et illustration* de Du Bellay. L'idée même de la jeune école, restaurer les grands genres littéraires de l'antiquité, trouvait en Horace sa meilleure autorité, puisqu'il avait été le plus illustre théoricien des genres et le meilleur représentant de plusieurs d'entre eux : « Chante-moi ces Odes, inconnues encore à la Muse française. Et, quant à ce, te fourniront de matière les louanges des dieux et des hommes vertueux (res gestae regumque ducumque..., diuos puerosque deorum), le discours fatal des choses mondaines, la sollicitude des jeunes hommes (et iuuenum curas), comme l'amour, les vins libres, et toute bonne chère » (et libera uina). Ce sont les termes mêmes d'Horace dans l'*Art poétique*. Ronsard se met donc à l'école d'Horace : « J'allai voir les étrangers, dit-il, et me rendis familier d'Horace... pour contrefaire sa naïve douceur ; j'osai le premier des nôtres enrichir ma langue du nom « Ode ». Et il s'attache aux pas du poète latin au point de répartir comme lui ses poésies lyriques en cinq livres. C'est à l'inspiration d'Horace que nous devons l'odelette épicurienne où Ronsard célèbre avec une grâce familière et charmante les ombrages de Gâtines, la fontaine Bellerie, les rives du Loir, l'amour qui passe et les roses à cueillir.

Malheureusement, le disciple ambitionne de dépasser son modèle :

Horace, harpeur latin,
Estant fils d'un libertin,
Basse et lente avait l'audace.

Et voilà Ronsard se haussant vers Pindare, prêt à trébucher de haut, pour n'avoir pas écouté la sage mise en garde d'Horace lui-même : « Pindarum quisquis... »

Du Bellay, au contraire, estime Horace trop haut pour lui :

> Je ne veux retracer les beaux traits d'un Horace...
> ... Je veux en premier lieu que, sans suivre la trace,
> Comme font quelques-uns, d'un Pindare et Horace,
> Et sans vouloir comme eux voler si hautement,
> Ton simple naturel tu suives seulement.

Ce qui n'empêche que souvent « son simple naturel », comme il dit, par une rencontre qui atteste la fraternité des bons esprits, fait de lui un parfait « horatien », par exemple dans mainte jolie pièce des *Regrets*.

Par la suite, ce n'est pas le meilleur du lyrisme d'Horace que nous offriront les cinq livres d'Odes (encore cinq !) d'Olivier Magny, ni celles de Charles Fontaine, ni à la fin de la Renaissance celles de Durant et de Rapin.

Le souci de se mettre à la remorque d'Horace conduit jusqu'à prétendre reproduire la forme même de sa poésie : Ronsard lui emprunte un modèle d'ode saphique ; Rapin, accueillant le vers mesuré quantitativement de Baïf et Passerat, aggrave leur erreur en voulant imiter les mètres d'Horace, applaudi par Scaevola de Sainte-Marthe et par Casaubon, et par Régnier lui-même, tandis que l'histoire et le bon sens ont donné raison à ses contradicteurs, Harlay et Sibilet.

Les siècles suivants s'essaieront dans ce genre difficile : Molière traduira dans les *Amants magnifiques* le « Donec gratus eram » ; La Fontaine imitera l'Ode à Pyrrha :

> Dans cet antre secret tout parfumé de roses...

Voltaire jeune traduira presque mot pour mot la pièce 6 du livre III dans son *Ode sur les malheurs du temps*. Jusqu'au XIX^e^ siècle se poursuivra la veine à la fois maigre et intarissable de cette poésie vieillotte plutôt qu'antique : chez Fontanes, en qui Sainte-Beuve dans un jour d'indulgence disait retrouver Horace ; chez Baour-Lormian, et jusque chez Musset (pas le meilleur Musset), qui paraphrase l'Ode à Lydie :

> Lorsque je t'avais pour amie...

Au reste, dans Horace lyrique, ce n'est pas toujours le meilleur qu'on imitera : par exemple, l'erreur du XVIII^e^ siècle sera de lui emprunter son attirail mythologique, et le goût pour les descrip-

tions-charades dont J.-B. Rousseau nous offre le modèle se rattache, on le sait, à l'esthétique horatienne :

Déjà le départ des Pléiades
A fait retirer les nochers,
Et déjà les tristes Hyades
Forcent les frileuses Dryades
De chercher l'abri des rochers.
Le volage amant de Clytie
Ne caresse plus nos climats,
Et bientôt des monts de Scythie
Le fougueux époux d'Orithye
Va nous ramener les frimas.

Ce n'est pas encore là le plus clair de la gloire d'Horace. Son exemple a orienté nos poètes vers un genre auquel, semble-t-il, répugne l'esprit français, et le bénéfice n'en a pas été grand pour notre littérature.

Pour les Épîtres, la voie était tracée, à vrai dire, dès avant le manifeste de Du Bellay, mais Horace n'est cependant pas étranger à la naissance du genre, puisque c'est un fervent d'Horace, Pétrarque, qui l'avait mis à la mode et en avait donné le modèle dans une Épître fameuse, adressée justement à Horace lui-même :

Salve, o dei lirici modi sovranno!
Salve, o degl'Itali gloria ed onor!
... Tanto è l'amor che a te m'avvince ; tanto
È degli affetti miei donno il tuo canto.

Pétrarque avait inspiré Marot, qui savait peut-être trop peu de latin pour remonter directement aux sources, mais à qui l'Épître horatienne a inspiré pourtant quelques-unes de ses plus jolies réussites. Le manifeste de Du Bellay recommandera l'Épître, « à condition de la faire sentencieuse et grave, comme Horace lui-même ». Après le XVII^e^ siècle et les Épîtres horatiennes de Boileau (Ép. VI, XI), le genre inspirera encore assez heureusement Voltaire, qui, particulièrement vers la fin de sa vie, est en veine d'Épîtres et en dédie même une à Horace, en 1772, qui est d'un style naturel et vif, aisé et familier, tout à fait digne de celui qui l'a inspirée :

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace...

Pour les Satires, dit Du Bellay, « tu as Horace, qui, selon Quintilien, tient le premier lieu entre les satiriques ». Régnier exploite la

veine d'Horace, dont il reprend le *Repas ridicule* et le *Fâcheux*. Boileau, comme dit le sonnet de Saint-Pavin,

> Trouva Régnier avec Horace,
> Et rechercha leur entretien...

Emprunteur loyal du reste, puisque, loin de déguiser ses imitations, il s'en fait plutôt gloire ; et emprunteur heureux, car bon nombre des formules qu'il trouve font plus honneur que tort à l'original.

Dans le siècle suivant, Voltaire, avec *Le pauvre diable* et *Le mondain*, retrouvera le ton d'Horace pour enchanter l'Europe entière. Et il y a bien de l'horatien dans les Épigrammes du XVIII^e^ siècle, dans les *Iambes* du XIX^e^, jusque dans les tirades de Musset et dans les *Contemplations* de Victor Hugo.

Quant à l'*Art poétique*, Du Bellay, en composant sa *Défense et illustration*, est précisément en train d'écrire un *Art* qui s'inspire d'Horace. Et Vauquelin de la Fresnaye va bientôt composer le sien, et les adversaires de la Pléiade chercheront dans Horace leurs meilleures armes, comme ce Charles Fontaine, qui, répondant à Du Bellay, en 1554, va chercher dans le *Quintilius* d'Horace le personnage de son *Quintil Horatian*. On sait comment Boileau refera, peut-on dire, l'*Art poétique* d'Horace en en dégageant les principes et l'esprit, et l'ouvrage sera si bien médité, discuté, assimilé qu'en 1697 une discussion entre Dacier et Charles de Sévigné sur le seul vers 128 remplira un volume de 122 pages. Enfin, c'est encore un *Art poétique* horatien qui se dissimule dans la *Lettre à l'Académie* de Fénelon.

Étranger au théâtre, qui devait être l'une des principales réussites de notre littérature, Horace lui a donné au moins une telle place dans son *Art poétique* qu'il est apparu chez nous comme le principal théoricien du genre : distinction des formes (tragédie et comédie), définition des caractères et des « types », rôle du récit, division en cinq actes, nécessité du dénouement « interne » : Boileau n'aura guère qu'à traduire Horace pour nous donner le code du théâtre français.

Étranger à l'épopée, Horace en a donné la théorie de telle façon qu'une littérature ne pouvait pas s'estimer complète si elle ne s'en assurait le prestige, et Horace est bien responsable pour une part de nos *Franciades* et *Henriades*...

Mais sommes-nous, avec l'énumération des genres, arrivés au point où apparaît le rôle d'Horace dans notre littérature? Non, certes, car ç'a été souvent une erreur de nos fervents d'antiquité de lui demander des formes et des cadres. Ils ont été mieux servis quand ils se sont pénétrés de son esprit. Ce qu'ils lui doivent de meilleur et de plus assimilable? Il n'est pour s'en rendre compte que d'écouter l'hommage qui de siècle en siècle monte vers l'initiateur latin.

« Horace, dit Montaigne, qui le cite souvent dans ses *Essais*, ne se contente point d'une superficielle expression... ; il voit plus clair et plus outre dans les choses ; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures..., et les lui faut outre l'ordinaire, comme sa conception est outre l'ordinaire. »

Saint-Évremond le compare à notre Malherbe : « La beauté de son génie lui donne un privilège pour des hardiesses heureuses... Je pense qu'on n'a jamais vu à aucun poète un cœur si tendre et un esprit si libre dans le même temps. »

La Fontaine le loue dans son *Discours* en vers à l'occasion de sa réception à l'Académie.

Pour Dacier, « de tous les dons des muses..., les plus utiles, ce sont les poésies d'Horace. C'est un grand poète, un grand philosophe et un grand critique... ; de tous les poètes, c'est l'unique qui puisse former un honnête homme et un galant homme ».

« Vos Odes, lui fait dire Fénelon dans ses *Dialogues des morts*, sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos Satires sont simples, naïves, courtes, pleines de sel ; on y trouve une profonde connaissance de l'homme, une philosophie très sérieuse avec un tour plaisant, qui redresse les mœurs des hommes et qui les instruit en se jouant. »

Houdar de la Motte, qui, dans son *Discours sur la poésie*, place Horace entre Pindare et Malherbe, ne manque pas de le célébrer en vers :

Il met le vrai dans tout son jour,
Et l'admiration est toujours incertaine
Entre la pensée et le tour.
Sublime, familier, solide, enjoué, tendre,
Aisé, profond, naïf et fin ;
Digne de l'univers, l'univers, pour l'entendre,
Aime à redevenir latin.

L'éloge d'Horace a inspiré à Voltaire quelques-uns de ses vers les mieux venus :

A toi qui respiras la mollesse et la grâce,
Qui, facile en tes vers et gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins et les amours...
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
... Au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie...
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.

Et que dire de l'hommage de Victor Hugo :

... Horace ! ô bon garçon,
Qui vivais dans le calme et selon la raison,
Et qui t'allais poser, dans ta sagesse franche,
Sans peser, sans rester, ne demandant aux dieux
Que le temps de chanter ton chant libre et joyeux !
Tu marchais, écoutant le soir sous les charmilles
Les rires étouffés des folles jeunes filles...
Ou bien tu t'accoudais à table, buvant sec
Ton vin que tu mettais toi-même en un pot grec.
Pégase te soufflait des vers de sa narine ;
Tu songeais ; tu faisais des odes à Barine,
A Mécène, à Virgile, à ton champ de Tibur,
A Chloé qui passait le long de ton vieux mur
Portant sur son beau front l'amphore délicate...

Unir Voltaire et Hugo, le dernier grand classique et le premier grand romantique, le railleur au « hideux sourire » et le poète prêcheur d'hommes, dans la même admiration attendrie, c'est peut-être là le plus beau tour de force qu'ait réalisé Horace.

On pourrait s'amuser à relever d'autres aspects de la survie d'Horace à travers nos siècles classiques. Sa mémoire a eu la consécration des artistes (il a été illustré par Percier dans l'édition Didot de 1799, par Barrias dans celle de 1855, par Chauvet et Delâtre dans la belle édition du comte Siméon en 1874) ; la consécration des amateurs (un roman des *Amours d'Horace* paraît en 1798,

et Alexandre Dumas père a publié sous le titre de *Mémoires d'Horace* une sorte de vie romancée) ; celle des parodistes, comme ce Ch. de Beys qui, dans ses *Odes en vers burlesques* publiées en 1653, arrange ainsi le « Integer uitae scelerisque purus » :

Quiconque a l'âme pure et nette,
Qui n'est ivrogne ni larron
Et vit, s'il est fille ou garçon,
Sans faire criconcriquette...

Que dis-je? Il n'a même pas manqué à Horace l'honneur d'être dénigré. Déjà, à la Renaissance, l'honnête Casaubon et le sévère Scaliger, reprenant la tradition du pieux moyen âge, avaient dénoncé ses complaisances et sa versalité. Scaliger allait même jusqu'à lui refuser le mérite d'écrivain : « Horatius artem quam scripsit... siue ulla docet arte », écrit-il à son fils. Verdier, en 1691, traduira autrement le même arrêt : « de poetica arte multa praecipit quae ipse non obseruat ». Saint-Évremond croit devoir garder sur certaines de ses Odes « un silence respectueux ». Une brochure anonyme, parue à La Haye en 1705, s'intitule « Le poète courtisan ou les intrigues d'Horace à la cour d'Auguste » ; Baillet, en 1732, trouve que « son style a partout autant de pureté qu'il en paraît peu dans ses mœurs » ; Dacier, en 1735, stigmatise « les excès affreux où la corruption de son cœur l'a plongé et qu'il a avoués avec tant d'infamie » ; Blondel, en 1780, estime « qu'il n'y a personne qui ne connaisse qu'il ne parle pas comme il pense » ; un certain P. J. de la Pimple-Solignac, dans son roman des *Amours d'Horace*, en 1798, au temps de « l'incorruptible vertu », le classe parmi « ces gens qui paraissent des Catons dans leurs discours et qui ne sont rien moins que de francs débauchés dans leur conduite ». Séb. Mercier, le fanatique rhéteur de la Révolution, voit en lui un arriviste méprisable, qui mendie les faveurs des puissants et s'emploie à tromper la postérité pour n'avoir pas pu se tromper lui-même. Et il le rend responsable des maux dont souffre la littérature d'imitation :

Nés tous originaux, nous mourons tous copies.
Eh bien, qui rétrécit la sphère des génies?
C'est ce code vanté, si froid et si mesquin,
Que Boileau composa d'après l'auteur latin.
Il défend tout essor ; abondance, vigueur,
Style mâle, hardi, fierté, tout lui fait peur.

Mais c'est trop peu dire qu'Horace a été méconnu. Il a été nié, comme Homère, comme Shakespeare, comme Napoléon. Le fameux jésuite J. Hardouin veut bien le reconnaître comme auteur des Satires et Épîtres ; mais le reste de l'œuvre, dit-il, a été composé par des moines du moyen âge qui ont su enfermer de fines allégories morales sous des dehors érotico-mythologiques. Enfin, si ce n'est pas à le supprimer, c'est au moins à le mutiler que se sont employés au cours des siècles les expurgateurs, comme ce pieux J.-F. Bergier, qui publie en 1886 à Salins un « Horatius christianus seu Horatii Odae a scandalis purgatae, a scopulis expeditae et sale christiano conditae » (!).

Mais ce sont là des à-côtés, si l'on peut dire, et des accidents de la survie d'Horace. L'impression qu'on avait, vers la fin de la période qui nous a occupés jusqu'ici, de son esprit, de son caractère et de son talent, je la trouve assez bien résumée dans un article que publiait la *Revue des Deux Mondes* en 1875 sous la signature de H. Blaze de Bury, au moment où venaient de paraître les traductions du comte Siméon et de Leconte de Lisle : « Pour tout le monde, latinistes de profession, journalistes, poètes, sorboniqueurs et gens du monde..., connaître son Horace à fond, en pouvoir discourir à brûle-pourpoint et le citer à tout venant..., voilà le suprême du goût et de la culture. Les magistrats de tout temps ont pratiqué chez nous cette religion... Sous la Restauration, un pair de France allant à la campagne n'eût pas manqué de l'avoir en poche ; Louis XVIII faisait de lui sa gourmandise... ; Louis-Philippe n'eût peut-être pas échangé sa couronne contre la satisfaction d'avoir écrit la neuvième ode, mais il faisait également du lyrique romain un cas tout particulier, et c'est au cœur même du sénat de Napoléon III que le traducteur le plus récent scandait ses iambes et ses hexamètres (comte Siméon)... Poète de bonne compagnie, tel est Horace. Qui sait si l'absence de passion que volontiers on lui reprocherait ne l'a pas énormément servi? La passion gêne le goût... Des scrupules, il faut se garder d'en éveiller ; les grandes clientèles ne s'acquièrent qu'à ce prix. Horace possède le secret de nous mettre d'accord avec nous-mêmes ; sa philosophie est le royaume des accommodements, des transactions. On le traite en enfant gâté. Ses badinages libertins, ses impiétés ne tirent pas à conséquence... Sa satire ignore les emportements, les virulences... ; jamais le moindre apostolat, une

ironie plaisante et le persiflage bon enfant d'un homme qui sait la vie et se connaît lui-même ».

A partir de la fin du XIX^e siècle, on serait tenté de noter une orientation nouvelle de la tradition horatienne. L'évolution de la littérature, avec l'avènement de formes d'art nouvelles, le renouvellement de la poésie, le développement du roman..., fait qu'on serait peut-être embarrassé pour trouver des écrivains qui aient vis-à-vis d'Horace une dette personnelle. Ce qu'on lui doit, comme à tous les anciens, c'est un certain bagage d'idées et une certaine disposition d'esprit que répand dans le public une génération de critiques, pour la plupart d'origine universitaire, chez qui l'humanisme horatien est latent : Jules Lemaître, Faguet, Anatole France...

Puis c'est dans cette période qu'on s'est mis à réserver les choses de l'antiquité, comme objet de science, à des spécialistes : sur Horace se sont entassés mémoires, thèses, enquêtes ; au jugement esthétique a succédé la recherche objective, dont les résultats restent le plus souvent confinés dans le monde étroit des savants. Puis, sur l'étude scientifique, vient se greffer le travail scolaire : Horace vit aujourd'hui surtout dans les écoles, objet d'exercices et de lecture expliquée ; il a sa place, prépondérante du reste, dans les programmes d'études, qu'on a appelés sévèrement « le tombeau des génies », qui n'en sont peut-être que les travaux forcés ; et ce qu'Horace de nos jours peut espérer de mieux, après le stage scolaire auquel on le condamne, c'est d'être repris un jour par les mains d'écoliers devenus vieux, magistrats, médecins, qui lui demandent le souvenir de leurs belles années, l'oubli des réalités actuelles et la revanche des médiocrités littéraires. Est-ce là la fin d'une carrière bimillénaire ou le tournant d'une route qui peut se prolonger vers de nouveaux horizons?

Laissant là les pronostics, je voudrais, au terme de cette étude, essayer de restituer — je ne dirai pas le portrait d'Horace, c'est hors de mon sujet — mais l'image qu'au cours des temps se sont faite de lui les Français, celle qui s'est imposée à leur pensée comme à leur littérature.

Nous avons pu évoquer successivement un Horace pindarique, le premier lyrique de Rome à faire sonner le barbiton lesbien, initiateur des strophes et des mètres rares, traînant après lui tout l'attirail de la mythologie et l'arsenal des « ornamenta » ; — un Horace anacréontique, ami des chants et de la bouteille, satisfait

des joies terre à terre et des amours légères ; — un Horace moraliste, prêchant une morale de sens commun et d'opinions reçues ; — un Horace homme de lettres sans prétention, qui aime les propos décousus, les jeux d'esprit et les essais sans conséquence ; — un Horace doctrinaire, critique et conseilleur, fondateur d'une poétique et d'une esthétique ; — un Horace fils d'affranchi et pourtant ami des grands, louangeur sans bassesse d'une politique de prestige après avoir été sectateur sans passion d'une cause de révoltés, sensible à la gloire et ami de la retraite, chantre des dieux et indifférent au divin, insoucieux de l'absolu et philosophe impénitent... Ce n'est pas là — loin de moi cette pensée ! — le portrait du Français ; c'est cependant un portrait où plus d'un Français peut reconnaître quelqu'un des traits qu'il se prête volontiers, soit pour se louer, soit, plus souvent peut-être, pour se dénigrer. Or, nous n'imitons que qui nous ressemble, et c'est peut-être là le secret de l'influence qu'Horace a eue sur nous.

S'il faut condenser davantage l'impression qui se dégage de cette course à travers nos siècles de littérature, je dirais volontiers qu'Horace a joué chez nous un rôle éminent par l'autorité qu'ont reçue de lui ceux qui représentent certaines vertus moyennes et raisonnables : bon sens, clarté, mesure, sens de l'usage et des convenances, adaptation de la forme à l'idée ; que surtout ce qu'il nous a légué, c'est un certain esprit, un ton, et, pour employer une expression récemment mise à la mode, un « climat » : climat d'aimable philosophie morale, composé d'un réalisme clairvoyant et d'un scepticisme nuancé ; attitude d' « honnête homme » accessible aux joies de l'esprit comme à celles de la nature ; mentalité en laquelle se reconnaît toute une lignée de bons écrivains : Marot, Du Bellay, Malherbe, La Fontaine, Boileau, Voltaire — je ne mentionne que les plus grands —, et les prosateurs aussi bien que les poètes, et, dirais-je même, beaucoup qui, sans culture latine directement puisée aux sources, ont pourtant participé à la mentalité horatienne par le reflet qu'elle a projeté sur notre littérature. Enfin, si je voulais me résumer d'un mot, je dirais que chez nous, à toutes les époques, se sont rencontrés et reconnus dans la descendance horatienne, ont puisé dans sa survie ou fortifié sous son influence les qualités dont ils s'honorent, les meilleurs de ceux qui se réclament de l'humanisme — je devrais peut-être dire de l'humain.

J. MAROUZEAU.